

+ Conversion de St Paul
25 janvier 2009

* * *

Quand est né Saint Paul ? Nul ne le sait, on présume que ce serait dans l'intervalle de l'an 7 à 10 et comme il ne s'agit pas d'un personnage mythique, il a fallu le faire entrer dans l'histoire à une date concrète mais convenue, l'an 8. C'est ce qui nous vaut cette année jubilaire en l'honneur de Saint Paul.

Si le nez de Cléopâtre est pour quelque chose dans la physionomie de notre monde actuel, à coup sûr, la conversion de Saint Paul, que nous fêtons aujourd'hui y est certainement pour une part beaucoup plus grande. Ce fut un événement considérable. Saint Luc dans les « actes des apôtres » y reviens trois fois. Saint Paul lui-même y fait plusieurs fois allusion dans ses épîtres. Certains spécialistes des religions voudraient même, à tort, bien sûr, faire de ce converti le véritable fondateur du christianisme. Il faut dire que, vu en rétrospective, les conséquences de cet événement sont de tout premier ordre. Notons cependant que comparativement nous n'avons que très peu de relations sur le travail missionnaire des autres apôtres et que le succès de Paul ne peut en aucun cas les discréditer.

Qu'est-il donc arrivé ? Paul a été retourné comme une crêpe. En général une conversion s'effectue avec des méandres, elle se poursuit toute la vie sans discontinuer et en ce sens c'est plutôt une conversation, c'est-à-dire une conversion ininterrompue. (Conversatio est la forme fréquentative de conversio en latin). Nul ne peut se targuer d'une conversion acquise sanctionnée par un diplôme qui dispenserait de tout effort ultérieur. Le plus grand danger c'est bien de se croire déjà converti. La conversatio c'est la course, accélérateur au plancher. Chez Paul il en va de même, sauf que ce fut dès le départ un retournement complet qui l'orienta définitivement vers le Christ. L'impulsion première est radicale même si elle connut un approfondissement jusqu'à ses derniers jours.

Avant sa conversion, ce persécuteur des chrétiens portait le nom hébreu de Saul. Converti, il ne peut plus se reconnaître sous cette étiquette et par modestie se fait appeler Paul, un nom latin qui veut dire, petit, peu de chose. Il se désigne lui-même comme un avorton.

Terrassé sur le chemin de Damas, Saul constate avec stupeur qu'il s'est trompé d'ennemi. Dans « l'excès de sa fureur » (acte 26,11), il ne pouvait se voir que des ennemis. S'il avait pourtant un zèle inconditionnel pour Dieu c'était cette fureur qui en était le moteur. La haine toujours mauvaise conseillère aurait dû l'engouffrer dans une surenchère de violence, mais coup de foudre, le Christ lui apparaît, il est reconnu d'emblé par celui qui ne l'avait pas connu alors qu'inversement les témoins de la résurrection du Christ ont reconnu avec peine celui qu'ils avaient bien connu. De grés ou de force, Paul se tourne désormais vers le Christ et renverse cette dynamique de haine pour laisser l'amour prendre la relève, un amour de prédilection pour le Christ et en lui pour ses disciples qui font corps avec lui. L'amour aussi de tout homme sans exclusion, en particulier de ses frères juifs, même s'il s'est trouvé souvent en butte à leur hostilité.

Saul pensait servir la cause de Dieu, mais la voix qu'il entend le détrompe. A travers les disciples du Christ c'est le Christ lui-même qu'il combat. Ce Christ Jésus n'est donc pas mort ! Il est dur alors pour Saul de « regimber contre l'aiguillon » (Act 29). Cette réflexion illustre que sous l'aiguillon du conducteur, le troupeau est contrain de suivre la bonne voie. On imagine alors la contrariété que cette apparition a dû exercer sur Paul. Il méritait d'être foudroyé, il ressort gracié et la grâce en lui ne fut pas vaine (cf 1 Cor 15)

Essayons de mieux comprendre cet événement fondateur de sa théologie. D'après Saint Luc, l'apôtre doit être un témoin de la résurrection du Christ et avoir vécu avec lui pendant sa vie publique. Sans doute Paul n'a pas vu le Christ tel qu'il s'est manifesté aux autres apôtres avant l'Ascension. Il ne l'a pas vu de cette manière concrète qui lui aurait permis de mettre son doigt dans ses plaies ou de le voir consommer du poisson. Pourtant il se considère comme le dernier des témoins au même titre que les témoins des apparitions pascales. Pour lui à l'en croire dans ses épîtres, c'est tout comme, sauf qu'il ne sait pas comment s'en expliquer. Il a été littéralement ébloui, c'était pourtant en plein midi, avec comme

conséquence un aveuglement pendant plusieurs jours. Sans avoir été à l'école du Christ, au sortir de ses ténèbres intérieures, il semble avoir intuitivement bénéficié d'une doctrine complète et globale. Au départ ce n'était pas un illettré. Il avait reçu une formation poussée, d'abord dans ce milieu grec de Tarse mais surtout à Jérusalem auprès de Gamaliel, un des maîtres les plus prestigieux de l'époque. Il était donc très érudit en science religieuse. Il réalise alors qu'en persécutant les fidèles, c'est le Christ qui est atteint comme ne formant qu'un tout organique avec ses disciples. Ce sera l'amorce de sa doctrine du corps mystique du Christ. Mais le fer de lance de son apostolat sera de porter la foi aux gentils et ne pas la réserver aux juifs et à ceux qui se convertissent au judaïsme. L'enjeu était de savoir s'il fallait se faire juif pour suivre le Christ. Les gentils, en effet, ce sont les gens de la gentilité ou nations non juives. Les juifs ont été, au début, nombreux à suivre le Christ tout en gardant leurs rites. On les appelait judéo-chrétiens. Cette église a complètement disparu par suite des mesures prises par les Romains après les deux guerres contre les juifs. Après quelques siècles d'oubli historique, l'impression persiste d'un refus global au message du Christ. Ceci fut relayé par une vieille tradition populaire qui nous a habitué à voir une opposition totale entre la synagogue des juifs et l'Église des gentils convertis au christianisme. Petit à petit le mot gentil en est venu, en milieu chrétien, à signifier bon, puisque nous avons tous la propension à nous placer parmi les bons en contraste avec les méchants ou dans notre cas avec ces juifs perfides. Ce mot perfide n'avait pas, non plus, le sens outrageant que nous lui donnons actuellement. Il comporte le suffixe « fide » qui vient de « fides » la foi. Les perfides sont ceux qui refusent la Foi, les incroyants. Le mot n'était pas à l'origine un quasi-synonyme de pervers.

Le pervers c'est-à-dire celui qui ne se converti pas est le contraire du convers, du converti comme notre saint d'aujourd'hui, Saint Paul.

A son exemple stimulant efforçons nous de suivre cette voie ou « la voie » comme les actes des apôtres désignent celle des disciples du Christ sauveur qui est précisément la voie la vérité et la vie.